

9. LIVRE V – L'EMPIRE ROMAIN, DON DU VRAI DIEU (3)

V, 24-26 conclusion : Empire romain et Cité de Dieu

Nous allons aujourd'hui terminer la lecture du livre V de *La Cité de Dieu* et, s'il nous reste du temps, échanger sur certaines questions qui peuvent se poser à partir de ce cours.

Dans la traduction de *La Cité de Dieu*, corrigée par Goulven Madec (1993)¹, les chapitres 24-26 du Livre V sont regroupés sous le titre : *la félicité propre à l'empire chrétien*, ce qui pourrait laisser croire que l'Empire romain est déjà la Cité de Dieu, alors qu'Augustin s'emploie au contraire à les différencier. D'où notre titre : *l'Empire romain et la Cité de Dieu*.

En effet, même si, depuis l'édit de 380, signé à Thessalonique par Gratien et Théodose, le christianisme est devenu la religion officielle de l'Empire, tous n'y sont pas chrétiens : non seulement il y a toujours des païens qui résistent, mais les baptisés ne sont pas tous chrétiens de cœur et ce n'est pas en ce monde, dans lequel bien et mal sont inextricablement mêlés, que le mode d'être humain ouvert au Dieu unique, juste et bon, l'emportera. Le mode de vie qui semble au contraire vouloir l'emporter de manière visible, c'est bien plutôt celui de l'homme qui, enfermé dans l'horizon de cette vie mortelle, s'accroche désespérément à des biens qu'il n'a peut-être même pas, et qui, s'il les avait, pourraient lui échapper à tout moment. En effet, l'argent, les plaisirs ou le pouvoir, sont autant de biens qui, dans la mesure où ils tiennent la place du vrai Dieu, source de toute vie, sont devenus des idoles d'autant plus redoutables que, par perte du sens de la divinité, ils ne peuvent pas être reconnus comme tels.

C'est ainsi que les chapitres 24-26 constituent une importante mise au point.

1- Qu'est-ce qui permet de dire « heureux » (felix) un empereur chrétien ?

V, 24. Pour nous, si nous appelons heureux certains empereurs chrétiens, ce n'est pas parce qu'ils ont régné plus longtemps ou laissé après une mort paisible le trône à leurs fils, ou dompté les ennemis de l'État ou réussi à prévenir et à réprimer les citoyens rebelles à leur autorité. Ces succès et les autres faveurs et consolations de cette vie pleine de misère, des adorateurs des démons ont été jugés dignes eux aussi d'en bénéficier, sans appartenir comme nos empereurs au royaume de Dieu. Et Dieu, dans sa miséricorde, en a ainsi décidé pour que ses fidèles ne désirent pas ces faveurs comme si elles étaient le souverain bien.

Lors de la rédaction de ce livre V, les « temps chrétiens », inaugurés par l'Édit de Milan en 313, ont à peine un siècle d'existence et portent déjà des signes avant-coureurs de leur fin, qu'il s'agisse de la division de l'Empire à la mort de Théodose (395), occasion d'une rivalité grandissante entre les Grecs et les Latins, ou du sac de la Ville dite éternelle, en 410. Nous sommes donc dans un contexte très différent de celui de la future Chrétienté médiévale supervisée par la papauté. Non seulement les temps que vivait Augustin le rendaient incapable d'imaginer un tel état de choses, mais tout son traité *De la cité de Dieu* est une mise en garde contre une telle théocratie terrestre qui ne respecterait pas le plan de Dieu tel que nous le révèle la parabole de l'ivraie et du bon grain, puisque ce n'est qu'à la fin des temps que seront séparés ceux qui auront accepté le salut de Dieu et ceux qui l'auront refusé. Car ce n'est ni sous la contrainte, ni pour un quelconque avantage mondain, que les citoyens de la cité terrestre *décident* de devenir membres de la Cité de Dieu, mais librement, en devenant enfants de Dieu. Et cela concerne aussi les empereurs : si, dans le texte que nous venons de lire, ils sont dits « appartenir au Royaume de Dieu », c'est uniquement sur la base de leur baptême et sous réserve qu'ils lui restent fidèles. C'est d'ailleurs ce que remarque Pierre Piret dans son précieux commentaire du *De Civitate Dei*, que j'ai trouvé récemment pour m'accompagner dans ma lecture, « Augustin ne parle jamais dans son œuvre d'un 'empire chrétien' qui parachèverait le dessein divin »². En effet, confondre cet Empire avec la Cité de Dieu reviendrait tout simplement à nier le libre choix par lequel chacun y entre. Ou par lequel il en sort...

¹ Nouvelle Bibliothèque Augustinienne, 3, à partir de la traduction de Gustave Combès (édition bilingue de la Bibliothèque Augustinienne, 1959). Cette édition française de 1993 comprend une introduction d'Isabelle Bochet.

² Pierre Piret, *La destinée de l'homme, un commentaire de De civitate Dei*, Bruxelles, 1991, p. 85.

Depuis Constantin, les empereurs chrétiens, qui exercent plus ou moins bien leur fonction – avec plus ou moins de succès, plus ou moins de chance, comme le suggère *felix* – doivent, tout comme leurs devanciers païens, affronter les aléas de l’histoire. Mais, en tant que chrétiens, ils doivent se soumettre au vrai Dieu, c’est-à-dire ne pas se confondre avec lui, ni encourager leurs sujets à une telle confusion, car cela reviendrait à prolonger, dans les « temps chrétiens », ce culte impie de l’empereur au nom duquel ceux et celles qui le refusèrent furent persécutés à mort, au nom de la loi de l’Empire : ce serait nier la liberté de conscience, qui est en fait la raison d’être de l’état de droit. Bref, un empereur chrétien doit toujours reconnaître une autorité au-dessus de la sienne, un juge auquel, comme tout homme, il devra répondre de ses actes.

Voilà pourquoi on ne dira pas « heureux » – ce qui depuis Sylla, constituait une sorte de divinisation³ – un empereur chrétien pour ses succès ni pour la durée de son règne, pas plus qu’on ne le dira « malheureux » pour les revers essuyés, car cela peut arriver aux bons comme aux méchants. On le dira « heureux » parce qu’il aura vécu et agi en bon chrétien. Exactement, comme le plus humble de ses sujets, mais tout en portant une tout autre charge qu’eux, un fardeau analogue à celui dont se plaignait Augustin en tant qu’évêque, sa *sarcina*, mot qui désignait en latin le paquetage du légionnaire, mais, pour l’évêque, moins le poids de sa charge épiscopale, que le fardeau de ses propres fautes et faiblesses⁴.

V. 24 (suite). Nous les appelons heureux, s'ils commandent avec justice ; si, au milieu des paroles de ceux qui les portent aux nues et des hommages de ceux qui les saluent avec trop de bassesse, ils ne s'enorgueillissent pas, mais se souviennent qu'ils sont des hommes ; s'ils mettent leur puissance au service de la majesté divine pour développer au plus haut point le culte de Dieu ; s'ils craignent Dieu, l'aiment, l'adorent; s'ils aiment davantage ce royaume où ils ne craignent pas d'avoir des rivaux ; s'ils sont lents à punir, prompts à pardonner; s'ils exercent leur vindicte par obligation de gouverner et de protéger l'État, non pour assouvir leur haine contre leurs ennemis ; s'ils accordent leur pardon non pour laisser le crime impuni, mais dans l'espoir d'un amendement; si, contraints souvent de prendre des mesures sévères, ils les compensent par la douceur de leur miséricorde et l'ampleur de leurs bienfaits; s'ils renoncent d'autant plus à la luxure qu'ils sont plus libres de s'y adonner ; s'ils aiment mieux commander à leurs mauvaises passions qu'à n'importe quelles nations ; et s'ils font tout cela, non par ardent désir de la vaine gloire, mais par amour de la félicité éternelle ; si enfin, pour leurs péchés, ils ne négligent pas d'offrir au vrai Dieu qui est le leur un sacrifice d'humilité, de propitiation et de prière. De tels empereurs chrétiens, nous les proclamons heureux en espérance dès ici-bas, et un jour en réalité, quand sera arrivé ce que nous attendons.

Ce portrait nous fait penser à un roi qui serait également un saint, comme notre roi saint Louis.

Toutefois, développer le culte du vrai Dieu, ne veut pas dire pour autant diviniser le pouvoir ecclésiastique, selon la logique idolâtrique de la cité terrestre. Comme il en a pris conscience dans sa lutte contre le donatisme, à une époque où l’Église n’était pas dominante, mais où ses évêques devaient, comme tout un chacun, attendre leur tour pour être reçus par les représentants de l’autorité impériale, l’attitude « juste » qui convient à l’Église, aussi bien dans ses chefs que dans ses membres, consiste à supporter ce que l’on ne peut pas changer, tout en laissant à Dieu le soin de faire le tri à la fin des temps. Le faire elle-même, maintenant, serait pour l’Église agir selon la logique de ce monde tout en amenant les gens à confondre la cité de Dieu avec un royaume terrestre. Ce serait rendre impossibles les vraies conversions qui ne peuvent être le fait que de consciences libres... Quant à la liberté de conscience, rien ne peut mieux la développer que le libre débat. C’est ce qu’Augustin n’a cessé de chercher avec ses adversaires, manichéens ou

³ Cf. *La Cité de Dieu*, livres I-V, Bibliothèque Augustinienne, 33, p. 748, note 1. Sylla prit ce titre après une victoire, mais « À partir de Commode et de Caracalla, les empereurs introduisirent dans leur titre latin officiel le nom de Felix qu’ils n’avaient pas osé prendre jusqu’alors et qui est plus ambitieux que celui d’Auguste » (J. Carcopino).

⁴ Cf. Le petit article de Maurice Jourjon, écrit en 1955, recueilli dans *Traces écrites*, Lyon 1992, p. 74-78.

donatistes, mais ce que certains de nos médias ne cessent de confisquer, ne serait-ce qu'en disqualifiant par un adjectif infâmant quiconque ose s'élever contre l'opinion estimée majoritaire. Il est, en effet, devenu très facile de se retrouver « raciste », « antisémite » ou « homophobe » : il suffit de soulever certaines questions...

C'est pourquoi, s'il fait partie de la charge d'un empereur de surveiller et de punir, ce doit être toujours non seulement avec justice mais avec miséricorde, afin de permettre l'amendement des coupables. Pour Augustin, qui connaissait bien son Cicéron, mais qui était devenu chrétien et un porte-parole du christianisme en tant qu'évêque, une cité n'existe que par ses citoyens, comme dans la question que nous avons relevée dans l'un de ses sermons, quelques semaines après le sac de Rome : « *Peut-être Rome n'a-t-elle pas péri si les Romains ne sont pas morts* »⁵ ?

Ce n'est donc pas en spectateur froid et impartial, mais en citoyen de cet Empire profondément affecté dans sa fierté et dans sa foi en l'immortalité de sa Ville, qu'Augustin tenta de rendre espoir à ses contemporains en leur disant que, non seulement le sac de Rome n'était pas imputable au Dieu des chrétiens, mais que ce Dieu, créateur du ciel et de la terre, avait au contraire reconnu la valeur de leur vertu civique puisqu'il les avait aidés à accroître leur Empire. D'où ce titre : « L'Empire, don du vrai Dieu », attribué par certains éditeurs au Livre V de *La Cité de Dieu*. C'est à leur vertu civique, active au moins chez certains d'entre eux – ceux qui se montrèrent capables de préférer le bien de l'État à leurs intérêts privés – que les Romains durent de devenir les maîtres du monde, au moins pour un temps. Cependant, bien avant les « temps chrétiens » ils avaient aussi connu des défaites, la plus grande de ces défaites étant la guerre civile, si bien que Cicéron n'avait pas manqué de dire que « c'est par nos vices et non par l'effet du hasard que, tout en gardant le mot *République*, nous en avons perdu la chose depuis longtemps »⁶. Ce qui veut dire que, si la vertu politique concourt à la puissance d'un État, son absence est la cause de sa faiblesse et de son déclin.

Certes, on peut toujours dire que les Romains ont gagné parce qu'ils étaient les plus forts. Mais pourquoi l'étaient-ils ? Très certainement, parce qu'ils étaient les mieux organisés politiquement et militairement, et parce que les peuples qu'ils avaient soumis par la force avaient fini par reconnaître les bienfaits de la paix qui leur était imposée. En effet, l'existence d'un pouvoir fort, dans la mesure où il n'est pas injuste et respecte les droits des personnes, n'est pas forcément une mauvaise chose pour les citoyens : bien au contraire ! Or, cet empire avait réussi à imposer sa loi tout autour de la Méditerranée, tout en se résignant à laisser au dehors d'autres empires, comme celui des Perses, qu'il n'avait pas pu soumettre, et aussi les nombreux peuples barbares qui se pressaient à ses frontières, ces barbares dont le rêve n'était pas tant de détruire l'Empire romain, que d'y trouver une place à la hauteur de leurs ambitions, comme ce fut le cas d'Alaric et, avant lui, de Stilicon qui avait ouvert le chemin.

Dans ce Livre V de *La Cité de Dieu*, Augustin va donc jusqu'à dire que, si le vrai Dieu a ainsi « aidé » l'empire romain à s'établir, c'est en fait parce les mœurs des Romains, au moins chez certains de leurs grands hommes, étaient bonnes, et elles étaient bonnes parce qu'elles allaient dans le sens de la réalisation de son dessein créateur, celui du Royaume de Dieu. C'est ce que Kant explicitera, au siècle des Lumières, en osant parler d'un « plan déterminé de la nature ». Et c'est ce que nous continuons à chercher à travers l'Organisation des Nations Unies : instaurer un état de droit, ou une société d'États, administrant le droit de manière universelle⁷, comme ce qui est exigé par le plein accomplissement de l'humanité, puisque « les dispositions naturelles qui visent à l'usage de la raison n'ont pas dû recevoir leur développement complet dans l'individu, mais seulement dans l'espèce »⁸. A quoi Kant ajoutera le besoin d'éducation et la difficulté de trouver un maître qui puisse éduquer à la liberté, car ce n'est pas pessimisme, mais réalisme, que de reconnaître en nous les méfaits du péché originel, cette condition « d'ignorance et de difficulté »⁹, que nous n'avons pas voulue,

⁵ Sermon 81, automne 410, avant le *Sermon sur la chute de Rome* (fin 411 ou début 412).

⁶ Cicéron, *République* V, 1 (repris en *Cité de Dieu*, II, 21,3)

⁷ La formule est reprise de Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784), qui, tout en appelant de ses vœux une « société des nations », ne faisait en un sens qu'expliciter le plan du créateur auquel se réfère ici Augustin.

⁸ Kant, *Idée d'une histoire universelle...* Proposition 2, in *Opuscules sur l'histoire*, GF 1990, p.71.

⁹ Cf. Augustin *Du libre arbitre* III, 51.

mais dans laquelle nous nous retrouvons de fait loin de Dieu, la source de notre vie. Or, il ne peut y avoir aucun progrès véritable, en quelque domaine que ce soit, sans discipline, ni d'éducation sans contrainte extérieure. En effet, sans avoir appris à obéir, comment pourrait-on se commander à soi-même, être autonome ?

La cité terrestre est donc pour tout homme un commencement nécessaire mais elle est construite par les hommes sur la base de la contrainte externe. Nous ne sommes pas encore dans la logique de la cité de Dieu, ainsi nommée parce qu'il en est lui-même le constructeur, lui qui, par son Esprit sait travailler les cœurs, non en les brutalisant, mais en les restaurant dans la liberté, alors que, pour construire leur cité, les hommes n'ont que leur force et leur capacité de persuasion. En effet, comme nous le constatons à chaque élection, leur cité ne peut se construire que dans la lutte et dans la rivalité de sorte que c'est toujours le parti le plus populaire, et pas forcément le meilleur selon le plan divin, qui l'emporte. Et c'est pour ne pas trop déplaire à leur électorat, que les députés maintiennent ou changent les lois, plus portés à légaliser ce qui se fait qu'à promouvoir ce qui devrait être selon les exigences de notre nature.

C'est ainsi que la cité terrestre se distingue de la cité de Dieu et tel est le sens de tout l'ouvrage. Si on ne voit pas cette différence on ne peut pas comprendre. Jusqu'à notre mort nous appartenons à la cité terrestre, tout en étant, pour certains du moins, déjà membres de la cité de Dieu. Mais nous ne pouvons l'être que si nous vivons selon sa loi, qui est celle de l'amour.

L'Empire romain s'est institué par la force et il ne pouvait pas en être autrement, mais son état de droit respecté de tous, aussi bien des Romains que des autres, constituait déjà un progrès considérable dans le sens de l'humanisation.

SGJ Mais les gens ne respectaient cet état de droit que parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Par exemple les Juifs devaient se soumettre au procureur romain, sous peine de sanctions terribles.

JM Certes, mais en ce qui concerne les Juifs, il faut savoir qu'ils avaient obtenu un statut spécial dans l'empire et que, sans la révolte à laquelle ils se sont livrés, il n'y aurait sans doute pas eu la destruction de Jérusalem, ni une telle répression.

SGJ Cet empire s'est imposé par la violence, comme celui des soviétiques ou le Troisième Reich.

JM Je ne nie pas sa violence, mais un État où règne la paix est préférable à un État où la loi n'est pas respectée. Quant à l'empire romain, il était très différent de l'empire soviétique. Dans l'empire romain, les dieux avaient leur place, même si c'était de faux dieux : ils étaient reconnus comme des puissances supérieures aux hommes, alors que dans les deux grands empires totalitaires qui ont marqué le 20^e siècle, c'est l'État qui était dieu. [...] D'autre part, si le pouvoir ne manifeste pas sa force, pourquoi obéir à une loi qui me dérange ? Et il fallait bien que la loi romaine soit juste, pour que le statut de citoyen romain puisse être étendu à tout l'empire.

SGJ Mais il y avait la plèbe à qui on imposait silence avec « du pain et des jeux », tout en la méprisant, et des esclaves vendus, suppliciés...

JM Oui, en ce temps-là, l'esclavage faisait partie de l'état de droit. [...] Mais l'empire romain n'est ni le royaume de Dieu ni non plus le meilleur régime que les hommes, par eux-mêmes, aient pu se donner. La paix romaine n'était qu'une sorte de première ébauche du droit international et les pays qui, à l'intérieur de ses frontières, acceptaient sa loi et son pouvoir souverain, pouvaient continuer à parler leur langue et à vivre à leur façon... [...] La cité de Dieu se prépare dans les cœurs, dans le temps de l'histoire, à l'intérieur de la cité terrestre, et cette dernière évolue avec ses membres, à la faveur du parti politique qui l'emporte, pour le meilleur comme pour le pire, avec ou sans l'action du levain chrétien. C'est seulement dans la cité de Dieu qu'il n'y aura plus de rivalités, parce que chacun aura sa juste place, aimé de Dieu et des autres dans le Christ. Chacun aura le mérite de ce qu'il aura fait ou supporté dans sa vie, si c'est pour le Christ.

DA Il s'agit de l'effort des hommes pour atteindre la véritable humanité. Cela ne peut se faire que progressivement, sans brutalité, car il s'agit de devenir pleinement humain.

JM Oui, l'empire romain ne peut être dit « don du vrai Dieu » que parce qu'il marque une étape nécessaire dans le progrès humain, car l'homme est un être qui a à se faire lui-même dans la liberté et pour la liberté : il est responsable de ce qu'il devient. Il doit réaliser librement ce pour quoi il est fait, car il ne peut être heureux

que dans l'accomplissement de son désir d'être, qui est, pour la philosophie, de vivre pleinement sa vie d'homme, et selon la Révélation divine, de vivre en enfant de Dieu.

Bref, ce portrait de l'empereur chrétien montre bien que l'empereur est un chrétien comme les autres. Il est entré dans la cité de Dieu par son baptême, mais il doit comme les autres vivre dans la fidélité à ce baptême pour y rester. C'est par de tels individus que la mentalité de la cité terrestre peut changer en bien. C'est à travers les mœurs de générations chrétiennes qu'on en est venu aux droits de l'homme et que cette évolution a pu se retourner contre certains abus dont des membres de l'Église s'étaient rendus coupables, en agissant comme si elle était seulement de ce monde, et devait se régir selon les principes de la cité terrestre.

L'histoire humaine n'a de sens que parce qu'elle répond au plan divin. Cette finalité de la nature humaine dépasse le sens que chacun peut subjectivement donner à sa vie, jusqu'à l'absurde. Mais, nous l'avons vu dans le cours précédent, c'est parce que les sciences de la nature ont éliminé de leur champ de recherche celle de la cause, que la question du sens de la vie est abandonnée à l'arbitraire de chacun, alors que, pour Augustin, il allait de soi que la fin de la philosophie était la quête de la vie heureuse et que cette dernière ne pouvait consister que dans le plein accomplissement de notre nature humaine. La téléologie (la quête rationnelle de la finalité) dont parlera encore Kant, a disparu de notre culture. Le seul critère qui nous reste et qui soit subjectivement pertinent, c'est la plaisir ou la souffrance. Laissés à eux-mêmes, les hommes n'ont pas d'autre critère d'appréciation. Et pour pouvoir jouir de la vie, j'ai besoin de biens et de sécurité, en fonction de quoi je vais organiser mon existence...

DA La liberté individuelle est reconnue dans la mesure où elle ne dérange pas les autres...

JM Et cette liberté doit être totale ou alors elle n'est pas, et elle se transforme en rêve de toute-puissance alors que, selon le plan de Dieu, ma liberté, ou plutôt mon libre-arbitre, c'est ce qui me permet de me construire moi-même en fonction de ma destinée qui est d'entrer dans l'amour de Dieu, orientation perdue par le péché originel, et de nouveau perdue par notre modernité, après l'abandon ou le rejet de la révélation judéo-chrétienne.

DA C'est ce que le pape François cherche à réintroduire.

JM Oui, l'évangélisation c'est réintroduire cette finalité de notre existence dans la conscience des hommes, car telle est la bonne nouvelle du Salut. Sans cette finalité, l'homme ne peut que se détruire tout en croyant se construire.

2- A propos des empereurs chrétiens, et en particulier, de Constantin et de Théodose

Constantin et Théodose furent les deux artisans majeurs de la venue des « temps chrétiens ».

C'est pour avoir choisi d'adorer le vrai Dieu, et non plus les « démons » – les faux dieux – que l'empereur Constantin fut, écrit Augustin, « comblé de si grandes faveurs terrestres que personne n'en oserait souhaiter de semblables » et qu'il put « fonder une cité associée à l'empire romain, fille, pour ainsi dire, de Rome même, mais où il n'y a ni un temple, ni une statue de démons » (V, 25). Preuve que pour obtenir un tel succès et « mourir de vieillesse à un âge avancé¹⁰, passant le pouvoir à ses fils » (V, 25) il n'est nul besoin d'implorer les faux dieux !

SGJ Est-ce qu'on peut voir Constantin comme un bon empereur chrétien ? Augustin a l'excuse de ne pas avoir lu les historiens d'aujourd'hui et de ne pas tenir compte de ce que l'on savait déjà en son temps, qu'il a tué son fils aîné, sa propre femme, et du fait que sa succession fut particulièrement sanglante... Il y a une simplification des choses qui peut ne plus passer aujourd'hui.

JM. Tu as sans doute raison, *La Cité de Dieu* qui défend la foi chrétienne a inévitablement une dimension idéologique. Ici, Augustin veut montrer que les anciens dieux de Rome ne sont pour rien dans ce qui a fait la grandeur de son empire.

DA Il ne voulait peut-être parler que de ce qui s'est passé après sa conversion

SGJ Constantin va, en effet, mettre la main sur le concile de Nicée, puis écouter et suivre les ariens, bref, c'est un homme éminemment contrasté. Finalement sur quoi repose la démonstration d'Augustin ?

¹⁰ À 65 ans, mais après 31 ans de règne à partir de sa proclamation comme empereur par les légions de Bretagne en 306.

JM Augustin s'appuie sur les historiens de son temps et à partir de là, il tire des leçons : il cherche à lire les « signes des temps ». [...] D'autre part tout ce qui appartient aux royaumes terrestres est ambigu : c'est un mélange de bien et de mal.

SGJ Mon problème, c'est que les choses sont présentées de manière hagiographique.

DA Ça c'est le défaut de vouloir toujours défendre l'institution Église : on ne parle pas de ce qui pourrait porter tort. C'est pour cela qu'Augustin a masqué certaines choses. [...]

JM Pour les chrétiens de l'époque, Constantin, c'était surtout celui qui avait mis fin aux persécutions. Augustin ne fait pas ici œuvre d'historien : il veut seulement montrer que *ce ne sont pas les faux dieux qui donnent la prospérité*. C'est une idéologie contre une autre, mais tout en faisant appel à la raison, au simple bon sens.

X. Il ne s'agit pas d'admirer Constantin, mais de voir en lui l'instrument de Dieu.

JM Oui, mais nous pouvons tous être « instrument de Dieu » dans la mesure où par tel acte ou telle parole nous allons changer le cours des choses. Toutefois, ce n'est pas ici le propos d'Augustin. Ce qui est dit, c'est que les dieux de Rome ne sont pour rien dans le succès de Constantin. N'empêche que ces dieux avaient bien leur efficacité, comme l'idéologie chez nous. Et il lui fallait bien convaincre ceux qui répétaient que si le Dieu des chrétiens n'avait pas interdit le culte des anciens dieux, Rome ne serait pas tombée.

V, 25 [...] Mais, en revanche, pour éviter que nul empereur ne se fit chrétien dans l'espoir d'obtenir la félicité de Constantin, alors que tout homme doit se faire chrétien en vue de la vie éternelle, Dieu a enlevé la vie à Jovien beaucoup plus vite qu'à Julien et permis que Gratien tombât sous le fer d'un tyran, dans des conditions bien moins pénibles d'ailleurs que le grand Pompée, adorateur des prétendus dieux romains. Car Pompée ne put être vengé par Caton qu'il avait laissé pour ainsi dire héritier de la guerre civile ; et, consolation que ne cherchent pas les âmes pieuses, Gratien fut vengé par Théodose, qu'il avait associé à sa couronne malgré la présence d'un jeune frère, plus soucieux d'avoir un associé sûr qu'une trop grande puissance.

SGJ On a l'impression que Dieu règle tout du haut du ciel...

JM En fait, Dieu ne fait rien de plus que de faire lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Dire que Dieu intervient, c'est ce qui est supposé par la question : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter tout ça ? ». Dieu n'agit pas à la place des hommes et n'agit pas *manu militari* ! Et il n'accorde pas plus de faveur à ceux qui l'honorent qu'à ceux qui le méprisent. Les actes humains ont leur logique...

SGJ « Il a enlevé la vie à Jovien beaucoup plus vite qu'à Julien » - Dieu fait bien différence entre les personnes !

DA C'est parce que Constantin a reçu beaucoup de Dieu qu'il s'est cru autorisé d'agir en son nom [comme « évêque de l'extérieur », au concile de Nicée]...

SGJ On ne parle pas de Constantin, il est mort... [...]

JM Si on prend pour critère de bénédiction la durée du règne, Jovien qui nous apparaît plus sage que Julien aurait dû vivre plus longtemps. Il est moins bien récompensé pour sa sagesse que ne le fut Julien pour sa folie qui lui fit perdre une partie de l'empire. Or ce n'est pas par des biens terrestres que Dieu « récompense » sur terre le mérite des hommes. Son jugement est pour la fin des temps. La durée de vie de Jovien et celle de Julien ne doivent rien à leur valeur respective. Le soleil se lève indifféremment sur les bons et les méchants. [...] C'est aussi ce que dit Job : « Dieu a donné, Dieu a repris, que le nom de Dieu soit béni ». Telle est la parole de l'homme de foi dans l'épreuve : il s'en remet à la Providence divine, sans se permettre de juger Dieu.

X. Mais pour l'incroyant ?

JM C'est effectivement plus difficile dans la mesure où il n'a pas d'autres références que ce qui se passe sur terre, mais il a aussi la voix de sa conscience. Sinon, à quoi ça sert de prier si c'est pour être malade et avoir un cancer ? Ce qu'Augustin veut montrer, c'est que le sort plus ou moins heureux des empereurs n'est pas une garantie de leur appartenance au Royaume de Dieu. Or, cette appartenance est la seule chose qui compte, ou devrait compter, et de cette chose nous n'avons aucune connaissance certaine. Il ne suffit pas de faire beaucoup de choses dans l'Église pour en faire partie. Il faut relire Mt 25. Nous sommes tous des pécheurs, qui avons besoin d'être sauvés, et nous n'en avons jamais fini. Nous ne pouvons trouver aucune sécurité en nous-mêmes.

SA Il n'y a rien qui ne me fasse plus perdre la foi que ce discours.

JM Il s'agit de savoir ce qu'est la foi... Ce n'est pas un marché avec Dieu.

DA Il ne faut pas s'approprier Dieu. On est un parmi d'autres.

JM La vraie prière, c'est « Que ta volonté soit faite » et non : « Fais-moi obtenir ceci ». Ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse pas prier Dieu pour obtenir ceci. Mais ce n'est pas parce qu'il ne me le donne pas qu'il n'existe pas, ni qu'il ne m'aime pas. La grâce, ce n'est pas du commerce. Dieu nous aime gratuitement et il nous devance toujours. Nous ne pourrions pas le prier, s'il ne venait pas nous chercher.

DA Il ne nous assure pas le bonheur terrestre...

JM Oui, suivre le Christ c'est accepter de passer par la croix. On ne peut pas l'éviter... Ni la mort, ni les souffrances qui l'annoncent. Cela fait partie de l'existence humaine. On ne peut pas éviter ça. Ce qui ne veut pas dire que Dieu ne puisse pas nous donner des vies heureuses et des morts heureuses. Heureusement, mais ce n'est jamais un dû. [...] Dieu n'est pas à notre image ; c'est nous qui sommes à l'image de Dieu. Il y a une conversion à faire, une conversion du regard.

DA Maintenant qu'Augustin ait eu raison d'écrire ça, c'est autre chose...

JM Il est évident que, par rapport à ce que peuvent nous dire les historiens d'aujourd'hui, on peut contester Augustin sur ce qu'il écrit, et en particulier sur le règne de Constantin. On peut le contester sur le détail, mais ce qui fait l'intérêt de son texte, c'est son discours de foi. C'est sa grille de lecture inspirée par sa foi qui est aussi la nôtre, pour dégager les signes des temps d'une histoire qui n'est plus la nôtre, à partir des documents dont il disposait, et qui ne sont pas tout à fait les mêmes que les nôtres, car nos historiens ont eu accès à d'autres sources, et d'autres sources, accessibles à Augustin, se sont perdues. Or, ce que sa foi lui faisait dire : c'est qu'on ne doit pas être fidèle à Dieu pour des avantages terrestres, ni le rejeter pour des contrariétés terrestres. D'autant que beaucoup de maux viennent des hommes.

X. Mais on est sûr qu'il vient nous rejoindre là où l'on est.

JM Ce que nous montrent ces références à l'empire romain, discutables puisque le bon et le mauvais s'y trouvent mêlés - c'est le champ de blé mêlé d'ivraie -, c'est que s'il a pu réussir, c'est qu'il y avait du bon en lui. Et il a échoué par le mal qui se trouvait en lui : des racines de discorde et de destruction. Autant de choses qui ne seront plus dans le Royaume de Dieu. Il n'y aura plus de rivalités.

Cela veut dire que la place d'un empereur dans la cité de Dieu ne dépend pas plus de ses victoires que de ses défaites ou que de la durée de son règne. Certes, certains se sont montrés tout dévoués à la Grande Église, et d'autres apostats ou indignes, mais leur place dans le Royaume qui vient, ou leur exclusion, c'est le secret de Dieu, qui connaît le fond des cœurs.

Quant à Théodose, non seulement il n'élimina pas Gratien à qui il devait d'avoir été fait empereur, mais il s'occupa, comme un père, du frère de ce dernier, le jeune Valentinien, menacé successivement par deux usurpateurs, Maxime, puis Eugène. La victoire remportée contre ce dernier, à la Rivière Froide (394), le fut « davantage par la prière que par l'épée » puisque, au moment de la bataille, « un vent violent s'éleva qui arrachait leurs traits des mains de ses soldats pour les diriger avec la plus grande violence sur les ennemis, et qui retournait contre les ennemis les traits que ceux-ci lançaient » (V, 26, 1). Là, je ne peux que citer Augustin qui, dans sa ville d'Hippone, au-delà des mers, a dû avoir des échos de cette victoire miraculeuse, grâce au vent... Après cette très étonnante victoire, non seulement Théodose épargna les fils d'Eugène et d'Argobast, mais il réussit, par sa sagesse, à éviter la guerre civile, contrairement à ce qui se serait sans doute passé au temps de Marius et de Sylla.

V, 26, 1 [...] Au cours de tous ces événements et dès les débuts de son règne, il ne cessa de soutenir l'Église dans ses épreuves par des lois très justes et très miséricordieuses (*justissimis et misericordissimis legibus*) contre les impies, cette Église que l'hérétique Valens, favorable aux Ariens, avait violemment persécutée. Il éprouvait plus de joie à être un de ses membres qu'à dominer l'univers. Il prescrivit de renverser partout les idoles païennes, comprenant bien que les faveurs terrestres elles-mêmes dépendent non des démons mais du vrai Dieu.

Donc, Théodose rétablit la Grande Église à sa juste place, celle que Valens avait voulue détourner à son profit, en favorisant les Ariens. C'est dans ce sens, pour tenter de réunifier l'Église, qu'il convoqua le concile de Constantinople. Mais il s'en prit aussi aux cultes païens, ce qui, de nos jours, passerait sans doute pour de l'intolérance ou du fanatisme, mais nos contemporains sont-ils toujours conscients du fait qu'une idéologie dominante, quand elle se sent menacée ou tout simplement contestée, suscite elle-même son propre fanatisme ? Cependant le plus urgent était alors que les évêques se mettent d'accord sur le dogme et en particulier sur la Trinité. Et le Symbole né de ce concile nous sert toujours de référence pour savoir ce qui, en matière de dogme, relève ou non du christianisme.

Toutefois le plus important, le plus révélateur, de la valeur de Théodose, fut son humilité :

V, 26 (suite) Quoi de plus admirable que sa pieuse humilité, quand sur les réclamations de quelques-uns de ses familiers, il fut obligé de punir le très grave crime des Thessaloniciens, malgré l'intervention des évêques à qui il avait promis d'être indulgent ? Châtié lui-même selon la discipline ecclésiastique, il fit une telle pénitence que le peuple, en prière pour lui, versa plus de larmes en voyant la Majesté impériale prosternée, qu'il n'avait redouté sa colère en l'offensant.

Or ces bonnes œuvres et d'autres semblables qu'il serait trop long de rappeler, Théodose les a emportées avec lui au sortir de la fumée éphémère qui enveloppe le faite, si haut soit-il, de la grandeur humaine. Elles ont pour récompense la félicité éternelle que Dieu dispense uniquement aux âmes réellement pieuses. Quant aux autres biens de cette vie, honneurs ou richesses, Dieu les donne et aux bons et aux méchants comme il leur donne le monde lui-même, la lumière et l'air, la terre, les eaux et les fruits, l'âme et le corps de l'homme, les sens, l'intelligence et la vie ; biens parmi lesquels figure aussi l'étendue, si grande soit-elle, de l'empire, qu'Il dispense suivant les lois du gouvernement des temps.

Donc, la vocation de l'homme n'est pas de conquérir le faite des honneurs et des richesses en ce monde, mais de se préparer, dès ce monde, à vivre pour toujours dans la cité de Dieu.

SGJ Là, tu as quand même l'idée que les bonnes œuvres ont une récompense ?

JM L'important ce n'est pas de se glorifier soi-même, mais de glorifier le Seigneur.

SGJ Le texte parle des « bonnes œuvres » qui « ont pour récompense la félicité éternelle que Dieu dispense uniquement aux âmes réellement pieuses ».

JM « Les âmes réellement pieuses » qu'est-ce que cela veut dire ? Ce sont celles qui ont la foi, celles qui suivent la volonté de Dieu et qui reconnaissent le don de la grâce que Dieu leur fait. Les mérites ne sont valables que s'ils sont reconnus comme des effets de la grâce de Dieu, et non comme une manière orgueilleuse de se montrer capable de s'en passer, comme semblaient le soutenir les pélagiens. Or, nous l'avons dit, et redit, la grâce de Dieu n'agit pas en rivalité avec notre libre-arbitre puisque son rôle est essentiellement de le guérir. Tout est une question d'esprit.

SGJ Est-ce qu'il peut y avoir de bonnes œuvres qui ne soient pas faites dans un bon esprit ?

JM Autre chose est de faire du bien aux autres parce que j'ai moi-même reçu de Dieu, et autre chose faire la comptabilité de mes bonnes œuvres avant de me présenter à Dieu !

SGJ. J'ai une amie athée qui fait de bonnes œuvres et qui le sont certainement aux yeux de Dieu.

DA Certainement.

JM C'est bien pour cela que les limites de la cité de Dieu nous sont inconnues. La piété c'est reconnaître Dieu et l'aimer. L'impiété c'est le refuser et le défigurer. La piété ne se mesure pas au culte, mais à notre ouverture spirituelle par rapport à lui. Je pense que ton amie a le cœur ouvert... à plus grand qu'elle, et donc à la générosité de Dieu...

SGJ Je m'arrête aux paroles d'Augustin : « la félicité éternelle que Dieu dispense uniquement aux âmes réellement pieuses ».

JM La piété ne se mesure pas au temps passé à l'église, mais à notre ouverture spirituelle par rapport à Dieu. Le mot « pieuse » ne conviendrait sans doute pas à ton amie pour qui il aurait sans doute une autre connotation que pour Augustin.

SGJ Elle penserait qu'il s'agit des âmes qui connaissent et aiment Dieu.

JM Toute la question est de savoir ce que l'on met dans le mot Dieu.

X Dieu est caché dans le frère, dans l'autre...

SGJ J'en suis persuadée. Le problème pour moi, il est dans le « réellement »... Je pense à la théologie d'Augustin et au reproche qu'on lui fait de sa tendance à exclure.

JM Ici il n'est pas dans l'exclusion.

SGJ « Uniquement » et « réellement », ce n'est pas un langage d'exclusion ?

JM La grande idée, c'est que si tous sont appelés au Royaume de Dieu, Dieu ne peut pas y accueillir des gens qui le refusent. L'exclusion ne vient pas de Dieu, mais de chacun, quand il refuse Dieu.

DA On en revient toujours au jugement dernier

JM Oui, et à Dieu qui jugera. Ce ne sera pas nous. [...] Mais comment faire de la place à Dieu si on ne prend pas du temps pour l'écouter et le prier.

Donc, les deux cités ont chacune leur réalité et leur logique propres. Autant la cité de Dieu sera lumineuse quand elle « descendra de chez Dieu » (Ap 21,2), autant la cité de la terre est ambiguë, faite d'ombres et de lumières. Mais c'est seulement de ce mélange que peuvent naître les citoyens de la cité de Dieu. Ils ne le deviennent que par la conversion du cœur, en changeant leur regard sur Dieu. Et c'est l'Esprit qui transforme les cœurs, c'est lui qui vient nous chercher pour nous faire entrer dans la cité de Dieu. Il vient chercher tout le monde, mais la manière dont nous lui répondons est liée à tellement de paramètres que nous ne pouvons pas en juger nous-mêmes. En effet, il peut y avoir dans certains refus de Dieu une plus grande exigence de vérité que chez certains qui l'admettent sans se poser de questions, peut-être parce que dans le fond ça les arrange. En effet, quand on se bat avec Dieu pour le reconnaître, il y a tout un travail qui se fait en soi et que Dieu seul peut connaître.

3- Les deux cités, au principe de notre laïcité

Contrairement à ce que peut laisser entendre la notion d'augustinisme politique¹¹ pour définir la chrétienté médiévale, les vingt-deux livres de *La Cité de Dieu* sont l'explicitation de la différence entre les deux cités, ce qui en fait la première expression du principe de notre laïcité : la cité terrestre n'est pas la cité de Dieu, et il convient de lui reconnaître toute son autonomie, ne serait-ce que pour permettre aux individus d'accéder librement à la cité de Dieu, car, à la différence de notre naissance naturelle, la naissance spirituelle ne peut jamais se faire sans notre consentement.

Mais, inversement, la cité de Dieu ne peut se confondre avec l'Église visible sur cette terre, qui n'en est qu'une esquisse provisoire et imparfaite. En effet, comme le dit Augustin par ailleurs, il peut y avoir, dans l'Église en pèlerinage sur cette terre, des gens qui n'appartiendront pas à la cité de Dieu, parce qu'ils n'en sont pas membres de cœur, mais pour de tout autres motivations que la plus grande gloire de Dieu. Et il y a, par contre, à l'extérieur de notre Église visible, des gens qui sont depuis longtemps de la cité de Dieu, parce qu'ils ont compris et réalisé dans leur vie que la grandeur de l'homme c'est d'aimer – d'aimer Dieu plus que tout et les autres comme soi-même, en faisant passer le bien des autres avant le leur. Selon la révélation chrétienne, c'est Dieu qui fera le tri.

Comme nous l'avons dit au début de cette séance, pour les païens auxquels s'adressait Augustin, il n'y a pas d'empire chrétien, mais seulement des empereurs devenus chrétiens et que ces païens tiennent pour responsables de la décadence de l'empire et de la chute de Rome. Ils parlent à ce sujet des « temps chrétiens » dans lesquels les anciens cultes ont été interdits. Les cinq premiers livres de la *Cité de Dieu* leur répondent à propos de ces désastres matériels,

¹¹ Cf. Henri-Xavier Arquillière *L'augustinisme politique, essai sur la formation des théories politiques au Moyen Âge* (1934). La théologie de l'histoire qui a fondé la théocratie médiévale est plutôt celle d'Orose qui a relu l'histoire de l'empire romain (*Histoire contre les païens*) en tentant de sauver la vision théologique d'Eusèbe de Césarée, qui fut le chantre de Constantin, après le désastre de 410, que celle d'Augustin. Les livres XVIII et XIX de *La Cité de Dieu*, rédigés après la publication du livre d'Orose, en constituent une indispensable réfutation.

et l'argument d'Augustin consiste à leur rappeler que les malheurs de Rome ont commencé bien avant la naissance du Christ.

Par contre, il ne nie pas que c'est en raison de sa supériorité politique, de son organisation et de son ordre juridique, qu'il est possible de dire que Dieu a favorisé l'empire romain, et il l'a fait pour l'unique raison qu'il ne peut y avoir d'humanisation véritable en dehors d'un ordre politique. Cela dit, l'Empire romain est ce qu'il est, comme nous ne sommes nous-mêmes que ce que nous sommes : un mélange de bien et de mal. Nous sommes, comme le peuple d'Israël dont parle la Bible, un mélange de fidélité et d'infidélité. Dans ce livre V, Augustin ne fait que reconnaître qu'à cette époque l'Empire romain imposait un état de droit à l'ensemble des pays méditerranéens et que ce droit n'était pas le droit évangélique. Deux affirmations aussi importantes l'une que l'autre.

SGJ N'a-t-on pas affaire ici à une sorte d' « État totalitaire » ?

JM Mais qu'est-ce qu'un État de droit où il n'y aurait pas de sanction ?

SGJ N'est-ce pas le triomphe du droit du plus fort ?

JM Pas seulement, car il faut que l'État soit plus fort que les passions des individus.

SGJ Les Aztèques, les Incas eux aussi ont été des « États forts »...

JM Tout cela va évoluer au cours des siècles : il y aura une humanisation du droit, un adoucissement de la cruauté, ce qui ne veut pas dire qu'au 20^e siècle on n'ait pas vu revenir des pratiques horribles ! On ne peut parler d'une aide de Dieu au peuple romain que relativement à la réalisation de son projet créateur. Mais dans ce projet, Dieu laisse aux hommes la totale responsabilité de ce qu'ils deviennent.

SGJ C'est vrai de tout le monde. En quoi l'empire romain a-t-il quelque chose de plus ?

JM Parce que, de fait, il s'est trouvé là et a réalisé ce qu'il a réalisé. Cela ne veut pas dire que Dieu soit intervenu dans l'histoire à la place des hommes... La volonté de Dieu, c'est son projet créateur. La volonté de Dieu ne peut pas aller contre la vocation de la nature humaine. Il a voulu que l'homme soit libre et l'artisan de sa réussite ou de son malheur. Il a voulu cela.

SGJ Il a aussi voulu les Grecs qui ont inventé la démocratie.

JM Mais bien sûr, il a voulu tout le monde. Mais dans *La Cité de Dieu*, Augustin répond à des Romains qui accusent le Dieu chrétien. Il répond au scandale provoqué chez certains par la chute de Rome. [...] Il parle en avocat. Et sa réponse n'est pas unilatérale : elle est toute en nuance : il montre que tout n'est pas négatif dans l'histoire de Rome.

4- Transition vers la suite de l'ouvrage

V, 26, 2. Ainsi donc, il me semble qu'il est devenu temps de répondre aussi à ceux qui, réfutés et convaincus par des preuves les plus évidentes de l'inutilité de cette profusion de faux dieux pour obtenir les biens temporels, unique objet de la convoitise des sots, tentent pourtant de soutenir qu'il faut honorer ces dieux, non plus en vue de la vie présente, mais en vue de celle qui suivra la mort. Car, à ceux qui veulent adorer de vaines idoles par amour pour ce monde et se plaignent de se voir interdire ce pueril caprice, j'ai suffisamment répondu, me semble-t-il, dans ces cinq livres.

Ainsi est marquée la transition vers le second moment de la défense du christianisme, qui sera développé dans les cinq livres suivants: de l'inutilité du culte des faux dieux en vue d'obtenir la béatitude après la mort, puisque cette béatitude ne peut nous venir que du Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes.

Et puis, il y a un dernier paragraphe qui évoque une riposte que ses adversaires seraient sur le point de publier, aux trois premiers livres de son ouvrage qui, nous le savons, avaient fait l'objet d'une première édition. On appréciera la subtilité de la mise en garde d'Augustin contre un combat tout à fait inutile contre la vérité.

V, 26, 2 [...] Quand les trois premiers [livres] furent publiés et commencèrent à se trouver en de nombreuses mains, j'ai entendu dire que certains païens préparaient contre eux je ne sais quelle réponse écrite. On m'annonça ensuite que cette réponse était déjà rédigée et qu'ils attendaient un moment favorable pour la produire sans danger. Je les en avertis, qu'ils ne souhaitent pas ce qui ne leur est pas avantageux. Il est, certes, facile de croire qu'on a répondu, parce qu'on n'a pas voulu se taire. Quoi de plus bavard en effet que la sottise? Et même parce qu'elle peut, si elle le veut, crier plus fort que la vérité, elle n'a pas pour autant le pouvoir de la vérité. [...] Car s'ils attendent l'occasion non pas de dire librement la vérité, mais d'avoir la licence de médire, plaise à Dieu qu'ils ne subissent pas le sort de cet homme dont parle Cicéron et qui devait à sa licence de mal faire le surnom d'heureux (*felix*): «le malheureux, dit-il, à qui il était permis de mal faire» (cf. *Tusculanes*, V, 19)!

Il faut bien voir que le sommet de la liberté, de la perfection dans la liberté, c'est de ne plus avoir envie de faire le mal, car faire le mal, c'est en réalité se détruire soi-même en se détournant de sa vocation à devenir enfant de Dieu. Seule la grâce peut nous rendre capable d'une telle victoire.

DA Oui, le mal que nous faisons nous détruit...

JM Il faut bien voir qu'on ne peut vraiment parler de bien et de mal que relativement à une finalité. Quand j'affirme cela, je reconnais ma dette envers Spinoza auquel je me suis souvent référé au cours de mes années d'enseignement philosophique. C'est un philosophe incontournable, sous peine de ne plus faire de philosophie. Toutefois, comme je l'ai dit dans le cours précédent, il y a à la fois une très grande ressemblance et une profonde différence entre son discours et celui d'Augustin : une grande ressemblance quand ils parlent tous les deux au nom de la raison ; mais une grande différence à propos de Dieu, puisque Spinoza, pour éviter tout anthropomorphisme à ce sujet, nie la création, du moins en tant qu'elle serait une fabrication à partir d'un projet préalable¹², en disant que « Dieu ou la nature », c'est la même chose, alors que notre foi nous fait penser Dieu comme un être personnel, et même comme un en trois personnes, et comme cherchant à entrer en relation avec l'humanité, avec chacun de nous, et c'est en cela qu'il nous crée comme personnes. Une personne, en effet, n'existe qu'en relation avec d'autres personnes, comme nous l'expérimentons en apprenant les pronoms personnels, le « je » étant toujours précédé par un « tu », comme l'a bien mis en évidence Martin Buber dans son livre « *Je et Tu* » (1923). A quoi il convient d'ajouter ce que nous révèle notre foi : au-delà de ce qui peut se passer plus ou moins bien avec les autres humains, il y a l'amour de Dieu qui toujours nous précède et qui toujours attend notre réponse. Cette relation, nous pouvons la rompre, la refuser, mais Dieu ne nous lâchera jamais.

DA Mais est-ce que ce n'est pas son image qu'il a mise en nous et à laquelle nous devons ressembler ?

JM Oui, Dieu ne peut pas oublier ça. Il ne peut pas nous abandonner. Sans la foi le monde s'arrête pour chacun à sa mort et la « sagesse » qui résulte de cette limitation nous commande de vivre au mieux le peu de temps qu'il nous est donné de vivre, en laissant de côté toute cette métaphysique qui, pour la plupart, n'est plus que rêverie. Mais la foi est une lumière qui nous éclaire sur la signification de notre existence. Elle vient rétablir ce que le péché originel nous a fait, oublier, ou perdre de vue. Elle nous fait comprendre ce qu'il en est du mal, et surtout du mal véritable qui est d'être coupé de Dieu, tout en nous disant que Dieu est vainqueur du mal, puisque, par l'incarnation de son fils, il nous a remis sur le chemin de la vie.

DA Dit de manière triviale, Dieu veut récupérer ce qu'il a mis en chacun de nous, son image.

JM. Oui, mais surtout, pour notre plus grand bonheur, il nous a faits pour aimer.

DA Mais il est juste d'ajouter que des personnes qui, comme vous dites, ne sont pas du tout croyantes, peuvent être plus près de Dieu que nous.

¹² C'est dans cette ligne que Leibniz, son contemporain, affirmera que Dieu a créé le meilleur des mondes possibles...

JM C'est pour cela que nous avons toujours à apprendre quelque chose d'un autre homme, quelle que soit sa croyance, ou sa non-croyance, religieuse. Il reste que notre foi nous dit que, pour être fidèles à Dieu, il nous faut prier et même prier sans cesse. Comme nous y invite le pape François : même dans l'autobus, il faut demander conseil à Dieu. La vie de foi, c'est une vie d'intimité avec Dieu, en permanence...

DA C'est un peu ce que demandait le judaïsme : pour chaque chose, même la plus modeste, il faut penser à Dieu, avoir le souci de faire sa volonté...

JM Oui, mais il faut bien voir aussi que le judaïsme tel qu'il est sorti de l'exil, c'est en fait ce qu'accomplit - mais à sa façon, puisque c'est *dans la grâce du Christ* - le christianisme. Quand Jésus dit qu'il n'est « *pas venu abolir, mais accomplir la Loi et les Prophètes* », il nous remet dans la signification profonde de la Loi qui est la fidélité à Dieu. Il est donc faux, ou du moins excessif et dangereux de dire que « Jésus a fait éclater la Loi ». Il la recentre sur l'essentiel, il nous en rappelle l'esprit et ouvre la voie à notre inventivité créatrice.

5- Conclusion

C'est toujours le même plan divin, qui se développe au fil du temps. D'abord, à partir des patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, Dieu a commencé par se choisir un peuple pour pouvoir faire Alliance avec lui. C'est dans ce peuple que, le temps venu, est né le Messie (en grec, *Christos*). Comme Jésus l'explique lui-même, une fois ressuscité, le soir du Premier jour de la semaine, aux disciples d'Emmaüs, sans les Écritures d'Israël, il n'aurait été qu'un homme exceptionnel, il ne pourrait pas être « le Messie annoncé » : c'est seulement à partir des Écritures qu'il peut expliquer aux deux disciples envahis par le doute et la déception, le sens de tout ce qui s'est passé à Jérusalem et se faire reconnaître d'eux, pas seulement comme un homme dont ils ont vu ou appris la mort, mais comme le vivant qui a vaincu la mort ; et c'est ce qui les fait revenir auprès des apôtres pour une indispensable « mise au point » – de ce qui, le jour de la Pentecôte, dans la bouche de Pierre, deviendra le kérygme.

Mais ce Royaume de Dieu que, dans sa prédication, Jésus annonçait comme tout proche, est pour la fin des temps : Jésus n'est pas le Messie terrestre dont la mission aurait été d'en finir avec l'occupant romain ; il n'est pas venu instaurer ce Royaume dans le temps de l'histoire, mais pour préparer le cœur des hommes à sa venue à la fin des temps.

C'est ce « Royaume de Dieu » que, pour répondre aux Romains qui voulaient faire des « temps chrétiens » la cause de la chute de leur Ville, Augustin a nommé « Cité de Dieu ». On peut ajouter maintenant que l'Empire romain, avec sa grandeur et sa fragilité, son inextricable mélange de bons et de mauvais, est l'image même de la cité terrestre, distincte de la cité de Dieu, et l'occasion pour Augustin d'expliquer le plus concrètement possible en quoi ces deux cités se distinguent.

À l'an prochain pour découvrir les cinq livres suivants, où il sera question de la sagesse et du sens de la vie. Si vous me faites l'amitié de m'accompagner, nous lirons Augustin s'expliquant avec les philosophes pour « rendre raison » de sa foi.